

nous entrons en classe, où il fallait attendre, penchés sur nos livres, l'arrivée des externes.

Alors la classe commençait ; et celle-ci terminée, quand les externes étaient repartis, nous nous remettions le nez dans nos livres jusqu'au dîner.

Après le dîner, nous retournions à l'étude jusqu'au retour des externes ; et à quatre heures, quand ceux-ci nous quittaient, nous nous remettions à l'étude jusqu'au souper.

Après le souper, la prière en commun — ce phénomène-là priait ! — et après la prière, le coucher.

Et cela toujours en silence ; pas une parole permise, pas un moment de récréation. Le samedi même, qui était pourtant jour de congé, se passait pour nous comme les autres jours de la semaine, moins la distraction que nous apportaient l'entrée et la sortie des externes.

Tout cela paraît exagéré, impossible, incroyable, n'est-ce pas ? eh bien, c'est pourtant la vérité toute pâle et toute nue. Je me demande encore comment ce geolier féroce pouvait lui-même supporter un pareil régime, sans relâcher sa surveillance. Quand il sortait pour cinq minutes, il se faisait remplacer par sa femme ou sa fille aînée, qui avaient l'ordre le plus sévère de ne jamais nous adresser la parole. C'était à devenir fou.

Nous passions ainsi des journées entières le dos courbé sur nos pupitres, et les yeux fixés sur les pages d'un livre dont, au bout de deux heures, nous ne pouvions distinguer une lettre. Nous voyions bleu, nous avions la berlué à l'état chronique. Les idées se mêlaient, le jugement se figeait, la mémoire fichait le camp : jugez de nos progrès !

Gamache, lui, pendant ce temps-là, arpente la pièce de long en large en fredonnant quelque bribe de cantique entre ses dents ; et si l'un de nous avait l'audace de risquer un coup d'œil sur autre chose que sur son livre en classe, ou sur son assiette à table, vian !...

Car ce que je viens de raconter n'était que les roses ; il y avait, comme à toutes les roses, des épines.

Gamache — la bouche me crisper chaque fois que je prononce ce nom-là — n'avait point de martinet... Bah ! un simple martinet, qu'ait-il fait de cette bagatelle ? chassé les mouches tout au plus.

Il avait mieux : il avait des triques, qu'il appelait des règles. Il en avait toute une collection de différentes grandeurs, en chêne, en orme, en érable. Quand l'une lui fatiguait le bras ou lui donnait des ampoules aux mains, il l'échangeait pour une autre ; il en prenait une plus étroite ou plus large, suivant le cas.

Il n'en avait jamais trop, d'ailleurs, car il en brisait souvent. Une fois il lui arriva d'en fendre une sur son propre genou, en manquant un élève qui lui avait joué le tour de retirer sa main au moment où la terrible trique s'abaissait sur elle. Le pauvre petit paya pour la règle et pour le genou.

Fraper quelqu'un ou quelque chose — surtout quelqu'un — était passé chez cet énergumène à l'état de monomanie. Il frappait toujours, à tout propos, partout, sans relâche. Pour un rien, il vous faisait enfler les mains d'un pouce, et vous faisait jaillir le sang du bout des doigts.

Les autres maîtres accrochaient leur martinet à un clou, quand ils ne s'en servaient pas : lui ne déposait jamais sa trique ; il l'emportait même à table, et la gardait sur ses genoux. Que voulez-vous, nous étions là, il le fallait bien...

J'ai dit qu'il frappait partout : il y avait cependant une portion de nos individus où il aimait à s'exercer de préférence. C'était dans le dos, — sur les reins, sur les épaules, sur les lombes, partout ; un feu roulant, une pluie, une grêle. Et cela pour une tache sur un cahier, pour une erreur, pour une hésitation, pour un coup d'œil, pour un sourire.

A cette époque on appelait les gens de la Pointe-Lévis des "Dos-Blancs" : l'appellation ne pouvait guère s'appliquer aux élèves de Gamache, car ils avaient tous le dos bleu.

Le brutal individu ne parlait presque jamais, il frappait. Quand il ne frappait pas sur ses élèves, il

frappait sur les bancs, sur les tables. Les roulements de tambour, les sonneries militaires, les coups de sifflet d'une machine à vapeur ont tous leur signification particulière ; il en était de même des coups de trique de Gamache. Et malheur à celui qui ne comprenait pas ! Ce n'était plus sur les tables ou les bancs que la terrible règle retombait.

Voilà pour les coups ; quant aux punitions, il me suffira d'en citer un exemple.

Un dimanche — la seule journée où il nous fût permis de sortir de prison — me trouvant rendu à l'église quelques minutes avant l'heure, je m'arrêtai à causer un instant sur le perron de la sacristie. Ne faisant aucun mal, je ne songeais pas à me cacher : Gamache m'aperçut.

A mon retour à la maison, il m'attendait sa trique à la main. La raclée me laissa plus mort que vif ; et, quand elle prit fin, j'étais condamné à rester à genoux durant trois jours de suite !

Au milieu de la deuxième journée, je m'affaissai sans force, aux pieds de mon bourreau, qui me fit remise de ma peine, à la condition que je passerais le reste de la semaine assis par terre, les jambes allongées sur le parquet.

J'en serais devenu infirme, si la mesure n'eût été comble.

Mon frère et moi, nous complotâmes pendant la nuit ; et, au moment du réveil, nous étions prêts pour enfler la porte et prendre notre course, pendant que Gamache passait son pantalon. Nous courûmes près de deux milles sans souffler, la peur nous donnait des ailes.

Nos parents étaient venus nous voir tous les dimanches, cela va sans dire ; mais, comme l'entrevue avait toujours eu lieu sous les yeux de Gamache ou de quelqu'un des siens, nous n'avions pu les mettre au courant, et l'on nous croyait les plus heureux enfants de la création...

Je n'ai jamais gardé rancune à aucun des maîtres dont j'ai cru avoir à me plaindre, à l'école ou au collège. Mon Dieu, chacun a ses fautes à se faire pardonner...

Mais quant à Gamache, il a toujours fait exception à la règle générale. Je n'ai jamais cherché à le revoir pour me venger ; mais il ne m'aurait pas provoqué à deux fois, je vous en donne ma parole d'honneur, avant de se faire étriller à son tour, et dans les grands prix.

Je ne l'ai revu qu'une seule fois ; je venais, je crois, d'être élu député. C'était sur le bateau passeur entre Québec et Lévis. Il s'approcha de moi, d'un air cauteleux :

— Je parie, dit-il que vous ne me remettez pas.

Je l'avais reconnu du premier coup d'œil.

— Vous gagneriez, lui répondis-je, car je ne vous connais pas du tout.

— Vraiment ? vous ne vous souvenez pas de Gamache ?

— Quel Gamache ? J'ai entendu parler de Gamache de l'île d'Anticosti, un mécréant qui passait pour parler au diable ; seriez-vous son fils ?

— Non, non ! Gamache, le maître d'école ; vous ne vous rappelez pas à saint Joseph ?

— En effet, lui dis-je, attendez donc. Je me souviens avoir connu une espèce de pédagogue de ce nom-là, dans le temps : une méchante bête à fond noir, une vraie peste, un barbare, un sauvage, une brute...

— Permettez...

— Mais ce ne peut pas être vous, car je ne croirai jamais que vous auriez le toupet de vous en vanter

Et je tournai les talons, laissant mon individu tout ébaubi, et pliant le dos sous les rires et les quolibets de la foule que cette petite scène avait attirée.

Le malheureux doit être mort maintenant, que Dieu ait pitié de son âme !

LOUIS FRÉCHETTE.

Pourquoi les poètes et les peintres représentent-ils par des femmes les plus grands fléaux de l'humanité : La Guerre, — la Famine, — la Peste, — la Mort, — les Parques, — les Furies, — les Harpies, — les Sirènes ?

L'HISTOIRE CHRONOLOGIQUE DU TABAC

En 1496, depuis Jésus-Christ, Romanus Paine, moine espagnol, que Colomb, à son second départ d'Amérique, avait laissé dans cette contrée, publie le premier traité sur le tabac, qu'il avait découvert à Saint-Domingue. Il l'appela *kahoba*, *cohabba*, *Gioia*.

En 1498, Vasco Gama aborda à Calicut, aux Indes Orientales. C'est de Calicut qu'est expédié en Europe le premier vaisseau chargé de produits du pays.

En 1535, les nègres s'habituent bientôt à l'usage du tabac, et le cultivent sur les plantations de leurs maîtres.

En 1559, le tabac est introduit de Saint-Domingue en Europe, par Hermandez de Toledo, gentilhomme espagnol, qui en apporte un peu en Espagne et en Portugal.

En 1565, Sir John Hawkins l'apporte de la Floride en Angleterre où tout le monde est étonné et se demande ce que cela signifie.

En 1570, on fume en Hollande des tubes coniques composées de branches garnies de feuilles tressées ensemble.

En 1575, il apparaît en premier lieu une figure de la plante du tabac, dans la cosmographie de M. André Thevet.

En 1585, les Anglais voient les premières pipes faites de terre glaise, parmi les natifs de la Virginie ; elles avaient été découvertes par Sir Richard Grenville. Il appert, pareillement, que les Anglais fabriquent peu de temps après les premières pipes de terre glaise en Europe.

En 1600 vers le commencement du 17^e siècle, on commence à cultiver le tabac dans les Indes Orientales.

En 1604, Jacques Ier d'Angleterre tâche, par le moyen des impôts élevés, d'abolir l'usage du tabac, qu'il soutenait être une herbe pernicieuse.

En 1615, on commence à semer le tabac en Hollande qui devient ensuite célèbre par sa culture.

En 1616, les colons commencent à cultiver le tabac en Virginie.

En 1619, Jacques Ier écrit son *Conter blast to tobacco*, et ordonne qu'aucun planteur ne cultive plus de 100 livres de tabac par année.

En 1620, quatre-vingt-dix-neuf femmes sont envoyées d'Angleterre en Amérique et vendues aux planteurs pour 120 livres de tabac chacune. Cette même année, quelques compagnies anglaises introduisent l'usage de fumer le tabac, à Zitau, en Allemagne ; et Robert Konigsman apporte des plants de tabac d'Angleterre à Strasbourg.

En 1631, l'usage de fumer le tabac est introduit à Misnie, par quelques troupes suédoises.

En 1639, la grande assemblée de Virginie passe une loi, par laquelle tout tabac semé cette année et les deux années suivantes sera détruit, à l'exception d'une certaine proportion pour chaque planteur qui ne fera en tout que 120,000 livres, et les créanciers 40 livres par cent livres pour ce qui leur est dû.

En 1653, l'usage de fumer commence dans le canton d'Appenzell, en Suisse. Les enfants courent d'abord après ceux qui fument dans les rues.

En 1900, le gouvernement Laurier ne défend pas de fumer au Canada !

A. DE BLÉ.

Quand la loi se mêle de nous protéger, elle s'y prend souvent comme ces chiens de Terre-Neuve qui noient les gens en les ramenant au rivage.—H. HARDUIN.

Extrait de l'album d'un musicien grincheux. " Les femmes sont comme des signes de musique : il y en a de rondes, de blanches, de noires, on trouve aussi parmi elles des croches et même des doubles croches, presque toutes poussent des soupirs mais on en trouve peu qui observent le silence ! "

Réflexions : " Je n'aime pas à fréquenter les amis de mes amis, parce que j'ai remarqué qu'avec ceux-là il faut toujours dire du mal de ceux-ci. "